

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 40

Artikel: Il y a cinquante ans
Autor: Mogeon, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216698>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)


Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

IL Y A CINQUANTE ANS

 N a convoqué dernièrement tous ceux qui étaient nés en 1871, en vue d'un jour de fête pendant lequel des inconnus la veille passent ensemble des heures intimes pour commémorer un millésime qui leur est particulièrement doux : l'année de leur naissance. C'est du robuste optimisme, tant de gens se plaignent d'être venus au monde !

Il y a cinquante ans, plusieurs de ceux qui lisent ces lignes vivaient depuis quelques années : ils étaient enfants, adolescents ; ils ont sans doute un petit paquet de souvenirs.

1871 ! Année terrible ! Que d'évocations ! Nous autres Suisses, nous étions... neutres. Alors, tout en gardant nos frontières, il fallut montrer que notre cœur pouvait servir à quelque chose. Pour les gamins, le transport des malheureux internés était une bonne aubaine. Nous nous voyons encore courir à Ouchy, vers les grandes voitures dans lesquelles s'entassaient, sur la paille, les Bourbakis, auxquels nous tendions des plaques de chocolat. La musique jouait la retraite chaque soir ; dans une dépendance de la vieille tour, un détachement de soldats suisses cantonnait. Les civils étaient tenus de leur offrir le couvert. L'hospitalisation des victimes de la guerre se poursuivait ; des nouvelles émouvantes parvenaient de Paris assiégée ; le roi de Prusse se faisait couronner empereur d'Allemagne dans ce palais de Versailles, où, naguère, le comte Brockdorf-de Rantzau — d'une politesse exquise, chacun le sait ! — dut signer un pacte peu en rapport — à son gré ! — avec celui d'il y a cinquante ans. La terre n'en continuait pas moins son mouvement rotatoire régulier.

Un seul événement tragique se produisit chez nous, à nos portes, au commencement de mars : l'arsenal de Morges venait de sauter. On put circonscrire le désastre. Déjà les habitants étaient évacués sur la route de Lausanne, en véritables bombardés. Spectacle douloureux, coupé de détails comiques : une vieille demoiselle s'enfuyait avec son chat dans ses bras.

A Lausanne, le 10 mai, eut lieu la première représentation au Théâtre actuel, avec au programme : *Le Barbier de Séville*, chanté par la troupe de Genève. Deux jours après, c'était *Le Tartuffe*. A la cérémonie d'inauguration, l'Orchestre de Beau-Rivage avait joué une ouverture. Puis, était venu le prologue d'un Lausannois, cher tout particulièrement aux lecteurs du *Conteur*, Louis Monnet, qui rappela *Zaire*, joué à Mon-Repos et décrit spirituellement la gestation plutôt laborieuse de celui de Georgette-Beau-Séjour.

Au nombre des familles françaises qui, alors, étaient venues, de Paris, trouver un asile chez nous, il y avait celle dont le chef fut intendand des spectacles de la Cour à St-Pétersbourg. Au mois d'août dernier, nous avons eu la joie de serrer la main, à cinquante ans de distance, de celui qui fut pendant quelques mois notre camarade d'enfance : Maurice Luguet, de la Comédie française, et qui n'a pas oublié ces jours si lointains ; ce fut un élève de l'Ecole moyenne. Dans sa famille, on est acteur de père en fils : le sien a créé, l'an dernier, le rôle de Saint-Avit dans *L'Atlantide*, de Pierre Benoît. Sa tante était la grande tragédienne Marie Laurent.

Mais voici encore — couleur locale cette fois — un cinquantenaire : celui de M. Louis Grivel, plus que septuagénaire, chef radeleur. A voir sa toujours bonne et joviale figure, on se dit que certainement l'air du lac est tonique. Tous les bateaux défilent, depuis un demi siècle, devant lui. Il n'a pas son pareil pour recevoir, et rouler et dérouler le « chavon » autour des pilotis. Sa mémoire, fidèle et riche, fait la joie de ceux qui aiment à s'entretenir du passé, cette chose que beaucoup dédaignent, bien à tort, puisque c'est d'elle qu'ils sont faits.

Le passé ! C'est en 1871 que Gabriel de Rumine légua, à la ville de Lausanne, une coquette somme à ne dépenser, pour une œuvre d'intérêt public, que lorsque la dite somme aurait été doublée par l'apport naturel et successif des intérêts. Il fallut pas mal d'années pour que l'idée fût réalisée. Maintenant, le palais de Rumine étale ses richesses au pied de la colline de la Cité, où, par le souvenir, nous revoyons le vieux bâtiment scolaire qui abrita l'Ecole moyenne.

Ehfin, dernier détail d'une esquisse tout ce qu'il

y a de plus sommaire : la vie, en 1871, avait renchéri. A Moudon, par exemple, le prix de la journée des femmes qui vont en journée fut élevé à... fr. 1.20.

L. Mogeon.

AU BON VIEUX TEMPS. — Un vieil officier de l'ancienne école interpellait violemment, dans le langage de caserne de jadis, un retardataire qui, le rappel battu, regagnait son rang de cette marche traînante du laboureur fatigué. Sans plus se presser, ni s'effrayer de cette tempête de mots, il se tourne vers l'officier :

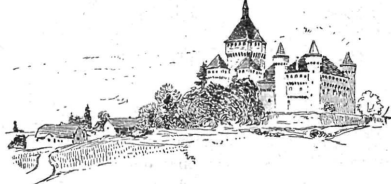
— Y a-t-il la guerre ?

Qui n'en-ti le désarmé ? Le colonel le fut aussi.


QUE SUIS-JE ? — Un maître d'école enseignait à ses moutards la civilité puérile et honnête et en était à l'article : « Politesse ».

— L'homme poli, leur dit-il, est toujours agréable en société ; l'homme impoli se fait détester... Quand on vous offre quelque chose, vous ne devez pas en user aussi abondamment que vous le feriez chez vous, car ce serait une impolitesse. Par exemple... toi, Alphonse... je suis invité chez tes parents ; je bois un verre de vin, puis un second, puis un troisième, puis un quatrième, et ainsi de suite jusqu'à plusieurs bouteilles : que suis-je alors ?... voyons, plusieurs bouteilles : que suis-je alors ?... voyons, que suis-je ?

— Ma foi, alors vous êtes fin plein.



...SES CHATEAUX, SOUVENIRS DES VIEUX AGES...

 E la gare, nous suivons à pied les raccourcis de la route qui serpente, en pente douce, à travers le riche vignoble et les vergers du Pays de Vaud ; les grappes mûrissantes répandent un subtil parfum de miel ; quelle abondance !

— C'est le pays de Chanaan ! criions-nous.

Voici que devant nous, surgissent les tours de notre favori des romantiques châteaux de Madame de Montoïeu : les quatre tourelles ! Cet imposant donjon, quelle merveille !

Nous ne savons où arrêter nos regards charmés. Le beau village plantureux et toujours les vignes : par delà les murs, les ceps plient sous les grappes dorées ; aux maisons, des treilles opulentes, des pêcheurs, des abricotiers, des poiriers de choix.

Nous chantons, Cici et moi, au grand amusement de Marie — moi, toujours juste, Cici un petit alto en fausset — le chant de Giroud :

Pourtant le blé mûrit et le raisin se dore ;

Au loin, sur les coteaux, tout est prospérité.

Voici la cure enclose dans son jardin, ses arbres et ses haies de lauriers-cerises ; son verger traversé par un délicieux ruisseau babillard. C'est une ancienne cure, avec des recoins imprévus, un bout de corridor où on monte une marche ; là, on en descend deux. Nous retrouvons les ancêtres dans leurs cadres ; ils continuent à suivre du regard ces petites filles grandies et toujours turbulentes ; voici la grande cuisine où la bonne Marie officie déjà, son tablier blanc noué autour de la taille.

Comment décrire les heures charmantes vécues dans cette demeure hospitalière et paisible ; la vue merveilleuse des fenêtres, le beau lac, les coteaux fertiles.

Comme les journées passent rapides, comme il est vite là, le moment du départ. Je vais au-delà du jardin, d'où on voit le lac. Je m'assieds sur un mur et je regarde autour de moi. A portée de ma main, les ceps se dressent, je crois les voir se dresser avec fierté sous le poids de leurs grappes transparentes. J'admire les beaux grains aux tons chauds ; puis je détourne les yeux et les reporte sur le lac.

La matinée avance. Le Léman scintille de tous ses feux.

Il brille « comme un bassin d'argent qui reflète le soleil et qui s'enflamme ».

Ce lac, que je connais si peu, que je n'ai qu'entre-
trevu jusqu'ici, il m'émotionne, il me bouleverse même, un peu. Je voudrais le voir de tout à fait près ; savoir ce qu'est :

Son aspect courroucé

Quand grondent les orages...

Je le sens vivre, abrité par les montagnes auxquelles il semble s'appuyer et demander protection. Il ne me parle pas, comme le ruisseau de mon village, ou comme la rivière sauvage de la vallée maternelle ; mais il émane de lui une rêverie puissante qui monte dans mon cœur. Je me dis :

— Ce sont grand papa et grand'maman, mes grands parents maternels, qui m'ont appris à l'aimer, avant de le connaître, ce beau Léman ; grand papa me disait, quand j'étais tout petit : « Tu verras un jour le Léman ; crois-moi, c'est ce que nous avons de plus beau, nous autres Vaudois ».

Et grand'maman chantait de sa voix claire et haute, qu'elle appelait un superius :

... Amour de tes rivages,

Miroir du ciel où tremblent les nuages...

De mon pays, ô suprême beauté...

Je ne peux pas chanter ce chant-là ; je me mets à chanter de toutes mes forces celui d'Alfred Cérésole :

Je t'aime, ô mon pays,

Je chéris tes rivages,

Ton lac aux flois d'azur, aux contours gracieux...

Voilà qu'une voix d'homme se joint à la mienne. C'est le vigneron, l'heureux maître du clos que borde le mur où je suis assise, où les ceps portent triomphalement des grappes succulentes. Il me fait signe de continuer et nous chantons ensemble les quatre versets, finissant par ces mots :

O bon pays ! Béni de la nature...

... Espoir du vigneron !...

Tout en chantant, il a cueilli les plus belles grappes, entre les belles et vient les mettre, plein mon tablier.

Je suis si transportée de joie que je ne puis que crier :

— Merci, oh ! merci.

Nous quittons la cure aux volets à chevrons noirs et blancs ; le château seigneurial, le paysage grandiose : le lac nous accompagne, escorte royale, par delà les villes, les villages, d'autres vignobles, d'autres vergers, jusqu'au moment où notre train, jetant un cri, comme un adieu éperdu, entre brusquement dans la montagne, où un tunnel a été percé pour lui...
Oron-la-Ville, Août 1921.

M^{me} David Perret.


(Fragment du livre en souscription chez l'auteur : Les Pas chancelants.)

CONDITION NEGATIVE. — Voulez-vous faire de votre fils un peintre moderne ?

— Oui, il a des dispositions étonnantes pour le dessin.

— Tant pis, moins il en aurait, mieux ça vaudrait.

LA VENGEANCE DU FOURRIER

 AMUSANT récit que voici est extrait du *Fourrier suisse*.

On ne voyait plus la fin de cette mobilisation. Du rocher de Dailly, les hommes contemplaient, isolés ou par petits groupes, silencieusement, avec envie, les petits points noirs se mouvant dans les rues de St-Maurice, ou les trains filant sur Lausanne.

Le moral était bas. Chacun pestait, qui après les officiers, qui après le turbin, qui après le boulot. A entendre le canonnier Tronchet, les cuisiniers étaient des tire-au-flanc qui ne pensaient qu'à s'enfiler des biftecks à 10 heures, des fondues le soir, en compagnie du fourrier et du sergent-major, et qui se fichaient pas mal des pauvres troupiers.

Était-ce vraiment la faute du fourrier ou des cui-

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1921 pour

1 fr. 50

en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.